

REVUES
DE LANGUE
ANGLAISE

par Ruth Stegassy

Et vous ? Comment est votre littérature de jeunesse ces temps-ci ? Religieuse, c'est de saison.

Quarterly, vol. 24, dans son numéro du printemps 99, propose un dossier sur ce thème. Après tout, fait remarquer Naomi Wood dans son introduction, on pourrait presque faire remonter la littérature de jeunesse aux efforts des prêcheurs toutes catégories pour inculquer leur foi sans douleur aux jeunes générations. Et l'enthousiasme actuel pour la trilogie de Philip Pullman, *À la Croisée des Mondes*, un récit conçu à partir du *Paradis Perdu* de Milton, montre bien que les thèmes religieux restent d'actualité. Alors comment faire passer le message aux enfants ?

Robert Coles, cité par Meni Kanatsouli, suggère que « dans la vie des enfants, Dieu tient compagnie aux rois, aux super héros, aux sorcières, aux monstres, aux amis, aux frères et sœurs, aux parents, aux enseignants... etc., etc. » Jolie manière de dire qu'on trouve du divin dans le prodigieux comme dans le quotidien. Donc chaque culture aura tendance à l'accommoder à sa sauce, et c'est tout l'intérêt de ce dossier proposé par *Quarterly*. Meni Kanatsouli, par exemple, parle de la façon syncrétique dont les Grecs mêlent christianisme orthodoxe et forts accents de paganisme ancien dans les romans qu'ils proposent aux enfants. Clare Bradford analyse la place du discours religieux dans les récits auto-justificateurs de la colonisation de l'Australie. « La Providence avait

choisi ce lieu pour qu'on s'y installe, maman ! » s'exclame la délicieuse petite Emma. Quant à Weimin Mo et Wenju Shen, ils en veulent encore aux « Vingt-Quatre Parangons de la Piété Filiale » de Confucius qui ont appris aux enfants de Chine pendant plus de deux mille ans à respecter leurs parents, à assurer leur bien-être et, le cas échéant, à se sacrifier pour eux. Les auteurs de l'article sont encore pleins de révolte contre ces préceptes. C'est rafraîchissant : ça change de notre banal « poids de l'héritage judéo-chrétien ».

In *Bookbird*, vol. 35, n°3

Et les Musulmans ? Ils ne sont pas là ? Eh non ! Ils sont dans *Bookbird* qui consacre son vol. 35 de l'automne 97 à la littérature dans le monde islamique. Tasmina Khatoun Ghazi inventorie les efforts des communautés musulmanes en pays anglophones pour continuer à transmettre des valeurs islamiques tout en s'inscrivant dans le monde occidental. Sylvia Iskander examine l'image des Arabes dans les albums américains contemporains et dénonce la persistance de certains stéréotypes. Cela dit, certains des livres « douteux » qu'elle présente remontent aux années 70, voire aux années 60. Elle relève tout de même que des images plus positives apparaissent depuis les années 80.

Mais on le sait, certains sujets sont épineux. Et l'écrivain américaine

Suzanne Staples raconte sa propre expérience : grand reporter au Pakistan en 1979, elle a eu l'occasion de séjourner trois ans dans le désert du Cholistan et dans les environs, quelques années plus tard. Sa rencontre avec la population l'a émue au point de lui donner envie d'écrire un récit qui se passerait là. Son roman a déplu à certains Musulmans américains parce que « ... Le reste du monde va penser que tous les Musulmans sont des chameliers arriérés... ». Pourtant, soupire-t-elle, elle voulait seulement parler de cette région du monde et de cette population. Qu'ils soient Musulmans n'était qu'un simple fait.

Cette question de l'image de soi qu'on veut présenter aux autres est décidément cruciale aux États-Unis dans les différentes communautés. *The Horn Book* revient dans son numéro de mai-juin 99 sur un album qui a fait scandale. Son titre : « *Cheveux Crépus* ». L'auteur est une « Afro-Américaine » comme on dit là-bas. Et elle raconte dans une langue apparemment joyeuse et rythmée l'histoire de la petite Brenda qui a des cheveux crépus parce que Dieu (encore lui !) l'a voulu tout là-haut et qu'« une boucle de ses cheveux est le cercle le plus parfait qui soit au monde », dit-Il. Pour avoir fait lire ce livre à sa classe de maternelle qui l'a adoré, une institutrice de New York a dû démissionner de son poste et déménager. Reproche principal : « crépu » est un terme qui ne doit pas sortir de la communauté ; dans la bouche des Blancs, il peut devenir une arme. On apprend incidemment dans cet article ahurissant que dans la communauté noire, aux États-Unis, il est devenu inconcevable d'at-

teindre l'âge de douze ans sans se faire défriser les cheveux. Message personnel à Dieu : si on perd nos cercles parfaits, comment le monde pourra-t-il tourner rond ?

Constatons en tout cas qu'il est toujours pénible de se voir à travers le regard des autres, et concluons par cette observation tirée d'un article passablement agressif de Sheng-mei Ma dans *The Lion and the Unicorn*, vol. 23 d'avril 99. L'auteur y proteste contre les stéréotypes appliqués à la Chine dans un album d'Amy Tan, illustré par Gretchen Schields. Les illustrations sont épinglées comme des « chinoeries » (en français dans le texte). « Chinoiserie » n'étant autre, à l'origine, nous rappelle Sheng-mei Ma, que des « tissus fabriqués en Chine avec un décor d'arbre de vie basé sur un modèle indien reproduit à partir d'originaux anglais, qui exprimaient l'image que l'Europe se faisait de l'Orient ». Alambiqué ? C'est ce qui fait le charme.

Un autre article bien plus intéressant dans ce même numéro du *Lion and the Unicorn* étudie la manière dont on raconte l'expérience des réfugiés d'Asie du Sud Est dans les livres pour enfants. Michael Levy cite un nombre assez important d'ouvrages, albums ou romans, et pointe quelques constantes : la guerre est toujours présentée comme une entité abstraite, sans que les camps en présence soient nommés ; les livres ne se terminent pas par « et ils vécurent heureux pendant de longues années » mais au contraire, sont nombreux à décrire des séquelles traumatiques, telles que dépressions, anxiété ou autres. Très peu de livres, enfin, abordent les difficultés d'intégration

de ces communautés. Un seul, « *Who belongs here ?* » (qu'on pourrait traduire par « Qui est d'ici ? ») montre à la fois le racisme auquel l'enfant nouvellement immigré est en butte, et la manière dont l'instituteur parvient à le faire accepter.

Se faire accepter... comme objet littéraire à part entière, c'est le plaidoyer de Penny Colman en faveur des documentaires, dans *the New Advocate* de l'été 99, vol. 12. Pourquoi évincer les documentaires des prix littéraires ? demande-t-elle. Pourquoi n'invite-t-on jamais d'auteur de documentaire dans les écoles ? Et d'énumérer les cinq mythes qui pèsent sur le genre : les documentaires seraient ennuyeux ; ils ne donneraient pas le goût de la lecture ; ils s'adresseraient plutôt aux garçons ; ils seraient à consulter mais pas à lire du début jusqu'à la fin ; ils ne seraient pas de « vrais » livres. Faux ! s'insurge Penny Colman, auteur de romans et de documentaires elle-même. Et d'expliquer pourquoi, à travers des exemples tirés d'un de ses propres ouvrages *Cadavres, cercueils et tombeaux*. N'est-ce pas que ça donne envie de le lire ?

Et à propos d'envie de lecture, dans ce même numéro du *New Advocate*, Suzanne Kaback, ancienne institutrice dans une école primaire, raconte comment elle avait créé un club de lecture avec ses élèves dans lequel, sur une inspiration soudaine, elle a eu un jour l'idée d'inviter une mère d'élève. L'expérience s'est révélée assez concluante pour que d'autres parents demandent à participer, et se mettent donc à lire vraiment les livres de leurs enfants.

Ils ont intérêt à se dépêcher, puisque très vite, il va leur falloir naviguer dans les CD-Rom des dits enfants. Dans *Children's Literature in Education* de mars 1999, Rebecca James explore pour une fois le fond et la forme de CD-Rom destinés à la jeunesse. Elle cherche en quoi ils adhèrent ou non aux conventions de la narration traditionnelle, et s'ils créent une tension entre un mode de lecture linéaire et un mode interactif. À travers l'histoire de Payuta et celle de Lulu (mais oui, la Lulu de Victor Pujebet), elle montre divers usages fûtés des possibilités offertes par le CD-Rom pour renforcer l'intérêt du jeune « lecteur-navigateur », ou ajouter des nuances au récit. Ainsi, en cliquant sur tel point, on saura ce que pensent les adultes, que le héros croit indifférents. En cliquant sur tel autre, on aura une petite pointe d'humour qui pimentera l'action. Rebecca James n'a pas l'air de penser que tous ces clics finissent par fragmenter le pouvoir de concentration des enfants. Tant mieux.

Dans un tout autre style, *Marvel and Tales*, vol. 12 de 1998 propose une analyse très complète et superbement illustrée (et pour cause !) des illustrations du conte « Hansel et Gretel » aux XIX^e et XX^e siècles. Après avoir rappelé que pour Walter Benjamin, l'enfant et l'artiste se retrouvent derrière le dos des pédagogues, Rachel Freudenburg décortique savamment les illustrations pour en extraire les conceptions relatives à l'enfance, aux classes sociales, ou même y trouver des échos des pratiques des imprimeurs à telle ou telle époque. On a plaisir à lire ce texte jamais univoque, aussi éloigné que possible des stéréotypes et des images figées.

Non, le XIX^e n'a pas été seulement un siècle de famines et de manque. Sinon, les dessins ne décourageraient pas aussi fortement les enfants d'engloutir des tonnes de bonbons.

À signaler aussi dans *Marvel and Tales* la traduction de deux contes, l'un, « Le Cafard, la Souris et le Grillon » de Giambattista Basile, tiré du *Conte des contes*, et l'autre, « Les Aventures d'un tailleur », qu'on doit au Basque espagnol Antonio de Trueba, « Sept d'un coup », version biscayenne.

Autres lieux, autres mythes. *Bookbird*, vol. 37 de 1999 consacre son dossier à la littérature australienne et néo-zélandaise. Ici encore on trouve un article sur les livres de l'époque coloniale (voir plus haut le chapitre religion) et on mesure l'impact du paysage sur la constitution d'une identité australienne. Curieux, non, quand on pense à l'attachement des aborigènes pour la terre et les paysages ? Karen Patricia Smith présente justement quelques livres qu'on doit aux aborigènes, même si nombre d'entre eux ont été signés par des colons, et termine par les albums contemporains. Les quelques illustrations présentées sont plutôt décevantes... soupir.

On se consolera en suivant dans *Signal* de mai 99 les palpitantes aventures - éditoriales - d'*Emil et les Détectives*, le roman-culte d'Erich Kästner. Emil, apprend-on, a tout juste un an de moins que Mickey Mouse. Gerda Faerber s'est attachée à suivre la piste de tous les personnages qui ont contribué à la publication et à la diffusion du livre, depuis Edith Jacobsohn, jeune éditrice juive allemande qui a suggéré à Kästner d'écrire pour les



Hansel et Gretel, ill. L. Richter, in *Marvel and Tales*, vol. 12 (1998)

enfants avant de publier son roman et de devoir fuir l'Allemagne tandis qu'« Emil » brûlait sur les places publiques, jusqu'aux heurs et malheurs des traductions anglaises et américaines du roman. On y découvre l'existence de May Massee, une Américaine qui dès le début des années vingt s'est battue pour imposer des illustrateurs et des traductions de romans étrangers, et qui a elle-même traduit plusieurs livres, dont « Emil ». Une traduction, nous dit Gerda Faerber, un peu maladroite, trop proche de l'allemand, mais qui, justement, conserve son parfum berlinois au texte.

Saveur tout britannique que celle de Peter Hollindale, dans ce même numéro de *Signal* 99, qui défend Beatrix Potter contre tous ceux qui auraient préféré la voir faire autre chose (sur le mode « si seulement elle avait été un homme, ou si elle était née au XX^e siècle, elle serait devenue un peintre célèbre, ou une grande naturaliste ; elle n'aurait pas perdu son temps à écrire des petits livres pour enfants ») mais aussi contre ceux qui ne voient en elle qu'une insipide moraliste victorienne. Potter ? C'est Konrad Lorenz ! annonce Peter Hollindale. Et il le prouve.